

retombe d'autant plus bas qu'il s'estoit plus hault monté : au dedans, chez luy, tout est tumultuaire et vil. Quand le reglement s'y trouveroit, il faut un jugement vif et bien trié pour l'appercevoir en ses actions basses et privées, joint que l'ordre est une vertu morne et sombre. Gagner une bresche, conduire une ambassade, régir un peuple, ce sont actions esclatantes; tanser, rire, vendre, payer, aimer, haïr et converser avecques les siens et avec soy mesme, doucement et justement, ne relascher point, ne se desmentir point, c'est chose plus rare, plus difficile et moins remarquable. Les vies retirees soustiennent par là, quoy qu'on die, des debvoirs autant ou plus aspres et tendus que ne le font les aultres vies, et les privez dict Aristote, servent la vertu plus difficilement et haultement que ne font ceulx qui sont en magistrat : nous nous préparons aux occasions eminentes plus par gloire que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce seroit faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire, et la vertu d'Alexandre me semble représenter assez moins de vigueur en son theatre que ne fait celle de Socrates en cette exercitation basse et obscure. Je conçois aysement Socrates en la place d'Alexandre : Alexandre en celle de Socrates, je ne puis. Qui demandera à celuy là ce qu'il sçait faire, il respondra : « Subjuguer le monde ! » qui le demandera à cettuy cy, il dira : « Mener l'humaine ire conformément à sa naturelle condition, » science bien plus generale, plus poisante et plus légitime.

Le prix de l'ame ne consiste pas à aller hault, mais ordonneement ; sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur, c'est en la médiocrité.

## BLAISE DE MONTLUC.

### L'ASSAUT DE RABASTEINS.

Nostre ordre estant dressé, je me mis auprès de la porte de la ville, et près de la breche où nous étions entrés avec toute la noblesse. Il y pouvoit y avoir six ou sept vingts gentilshommes, et toujours en arrivoient d'autres, car monsieur de La Chapelle Louzières, qui venoit de Quercy, en amenoit une grande troupe. Je diray cecy de mon présage, que jamais on ne me peut oster de la fantaisie que je deusse estre tué par la teste ou blessé; je m'étois mis en opinion pour cette occasion que je n'irois point à l'assaut, songeant bien que ma mort troubleroit fort le pays. Je n'ay point d'esprit familier, mais il ne m'est guère arrivé malheur que mon esprit ne l'aye prédit; je taschois toujours à me l'oster de la fantaisie, remettant tout à Dieu, qui dispose de nous comme il lui plaist.

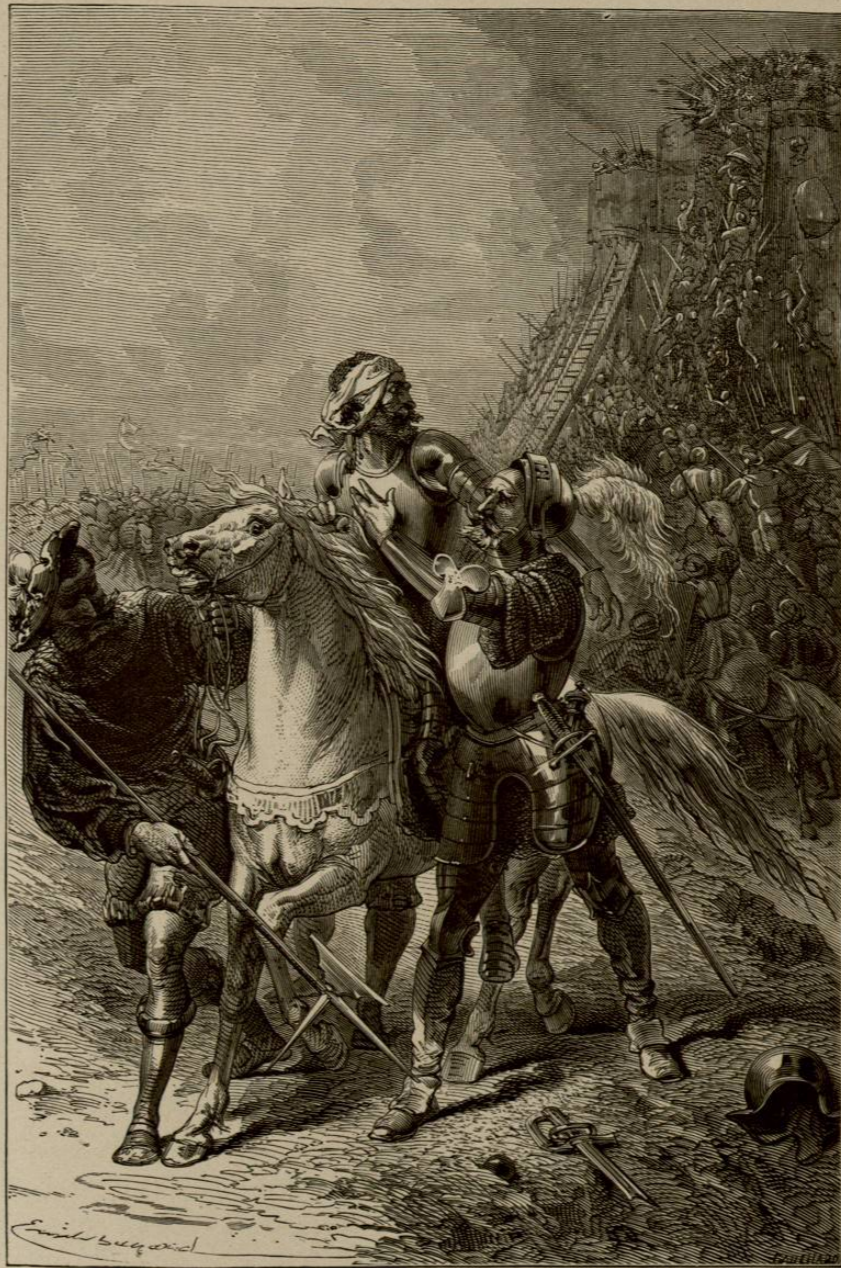
Comme les deux heures furent venues, je fis apporter huit ou dix flacons de vin que madame de Panjas m'avoit envoyés et le deliveray aux gentilshommes et leur dis : « Beuvons, mes compagnons, car bientost se verra qui a tété de bon laict; Dieu veuille que nous puissions quelques jours boire ensemble : si nos jours derniers sont venus, il n'est en nostre pouvoir de rompre les destinées. » Et comme tous eurent prins du vin, s'accouragerent les uns et les autres, après que je leur eus fait une petite remontrance en trois mots, leur disant : « Mes amis et compagnons, nous voici prêts à jouer des mains; il faut que chacun monstre ce qu'il sçait faire. Ceux qui sont dans ceste place sont de ceux qui, avec le comte de Montgommery, ont ruiné vos églises et pillé vos maisons; il faut leur faire rendre gorge. Si nous les emportons et mettons au cousteau, vous aurez bon marché du reste de Bearn.

Croyez-moi, rien ne vous fera teste. Or, allez; je vous suivray bien tost. » Lors je fis sonner l'assaut; les deux capitaines y allèrent et quelques-uns de leurs soldats, et les enseignes ne firent pas fort bien. Et comme je vis que ceux-là n'y entreroient pas, monsieur de Saintorens marcha avec quatre enseignes et les mena jusqu'auprès de la breche, qui ne firent pas mieux que les autres, car ils estoient encore demeurés loing quatre ou cinq pas de la contrescarpe, laquelle n'empescha pas que nostre artillerie ne fist ce qu'elle vouloit faire, et tous se mirent les genoux à terre derrière. Soudain je cogneus bien qu'il falloit que d'autres y missent la main que nos gens de pied. Tout à coup je perdis la souvenance de l'opinion que j'avois d'y devoir estre tué ou blessé, et ne m'en souvins plus, et dis à la noblesse : « Gentilshommes, mes amis, il n'y a combat que de noblesse; il faut que nous esperions que la victoire doit venir par nous autres qui sommes gentilshommes; allons, je vous monstraray le chemin et vous feray cognoistre que jamais mon cheval ne devint rosse. Suyvez hardiment et sans vous estonner, donnez, car nous ne saurions choisir mort plus honorable : c'est trop marchandé : allons! » Je prins lors monsieur de Goas par la main, et lui dis : « Monsieur de Goas, je veux que vous et moy combattions ensemble. Je vous prie, ne nous abandonnons point, et, si je suis tué ou blessé, ne vous en souciez point et me laissez là, et poussez seulement outre et faites que la victoire en demeure au roy. » Et ainsi marchasmes tous d'aussi bonne volonté qu'à ma vie je vis gens aller à l'assaut; et regarday deux fois en arrière, je vis que tous se touchoient les uns les autres. Il y avoit une grande plaine qui duroit cent cinquante pas ou plus, toute decouverte, par là ou nous marchions droit à la breche : les ennemis tiroient là sur nous et me furent blessés six gentilshommes près de moy. Il y avoit deux petites chambres qui estoient de la hauteur d'une longue picque et davantage; les ennemis deffendoient ces chambres de bas en haut, de sorte qu'homme des nôtres ne pouvoit pas monstrier la teste qu'il ne fust veu. Et commencerent nos gens à tirer à grands coups de pierre là dedans, et eux aussi en tiroient contre nous, mais l'avantage estoit aux nôtres, qui tiroient contre-bas. J'avois fait porter trois ou quatre eschelles au bord du fossé, et, comme je me retournay en arrière



L'assaut de Rabastens. (BLAISE DE MONTLUC).

Creuzot, et de là nous allâmes à Rabasteins. Je vous suivray  
 tout ce que je pourray faire, et les deux capitaines y allè-  
 rent avec eux de bons soldats, et les enseignes ne firent pas  
 grand bruit, car ceux-là n'y entroient pas,  
 mais ils marchèrent avec quatre enseignes et les mena  
 vers la breche, qui ne firent pas mieux que les autres,  
 car ils estoient encore demeurés loing quatre ou cinq pas de la  
 muraille, laquelle n'empescha pas que nostre artillerie ne fist  
 grand bruit, et tous se mirent les genoux à terre derrière.  
 Je ne voyois rien, et il falloit que d'autres y missent la main  
 que nos gens de pied. Tout à coup je perdis la souvenance de l'o-  
 pinion que j'avois d'y devoir estre tué ou blessé, et ne m'en  
 souvins plus, et dis à la noblesse : « Gentilshommes, mes amis,  
 il n'y a combat que de noblesse; il faut que nous esperions que  
 la victoire doit venir par nous autres qui sommes gentilshommes;  
 allons, je vous monstreray le chemin et vous feray cognoistre  
 que jamais mon cheval ne devint rosse. Suyvez hardiment et sans  
 vous estonner, donnez, car nous ne saurions choisir mort plus ho-  
 norable : c'est trop marchandé : allons! » Je prius lors mon-  
 sieur de Goas par la main, et lui dis : « Monsieur de Goas, je  
 veux que vous et moy combattions ensemble. Je vous prie, ne nous  
 abandonnons point, et si je suis tué ou blessé, ne vous en souciez  
 point et me laissez là, et poussez seulement outre et faites que la vic-  
 toire en demeure au roy. » Et ainsi marchâmes tous d'aussi bonne  
 volonté qu'à ma vie je vis gens aller à l'assaut; et regarday deux fois  
 en arriere, je vis que tous se touchoient les uns les autres. Il y avoit  
 une grande plaine qui duroit cent cinquante pas ou plus, toute  
 descouverte, par là ou nous marchions droit à la breche : les en-  
 nemis tiroient là sur nous et me firent blessés six gentilshommes  
 près de moy. Il y avoit deux petites chambres qui estoient de la  
 hauteur d'une longue picque et davantage; les ennemis desfen-  
 doient ces chambres de bas en haut, de sorte qu'homme des nos-  
 tres ne pouvoit pas monstrer la teste qu'il ne fust veu. Et commen-  
 cerent nos gens à tirer à grands coups de pierre là dedans, et eux  
 aussi en tiroient contre nous, mais l'avantage estoit aux nos-  
 tres, qui tiroient contre-bas. J'avois fait porter trois ou quatre es-  
 chelles au bord du fossé, et, comme je me retourray en arriere



L'assaut de Rabasteins. (BLAISE DE MONTLUC).

pour commander que l'on apportast deux eschelles, l'arquebusade me fut donnée par le visage du coing d'une barricade qui touchoit à la tour : je croy qu'il n'y avoit pas là quatre arquebusiers, car tout le reste de la barricade avoit esté mis par terre de deux canons qui tiroient en flanc. Tout à coup je fus tout en sang, car je le jettois par la bouche, par le nez et par les yeux. Monsieur de Gonas me voulut prendre, cuidant que je tombasse ; je lui dis : « Laissez moy, je ne tomberay point ; suivez vostre pointe. » Alors presque tous les soldats et presque aussi tous les gentilshommes commencerent à s'estonner et voulurent reculer, mais je leur criay, encores que je ne pouvois presque parler, à cause du grand sang que je jettois par la bouche et par le nez : « Où voulez vous aller ? Où voulez vous aller ? Vous voulez vous espouvanter pour moy ? Ne bougez n'y n'abandonnez le combat, car je n'ay point de mal et que chacun retourne en son lieu. » Couvrant cependant le sang le mieux que je pouvois, et dis à monsieur de Goas : « Monsieur de Goas, gardez, je vous prie, que personne ne s'espouvante, et suyvez le combat. » Je ne pouvois plus demeurer là, car je commençois à perdre la force, et dis aux gentilshommes : « Je m'en vais me faire panser, et que personne ne me suive, et vengez moy si vous m'aymez. » Je prins un gentilhomme par la main : je ne le sçauois nommer, car je n'y voyois presque point, et m'en retournay par le mesme chemin que j'y étois allé, et trouvay un petit cheval d'un soldat, sur lequel je montay comme je peus, aydé de ce gentilhomme ; et ainsi fus conduit à mon logis, là où je trouvay un chirurgien du régiment de monsieur de Goas, nommé maistre Simon, qui me pansa et m'arracha les os des deux joues avec les doigts, si grands estoient les trous, et me coupa force chair du visage, qui estoit tout froissé.

Il n'eust pas sitost fini que voicy monsieur de Madaillan, mon lieutenant, lequel estoit à mon costé quand j'allay à l'assaut, et monsieur de Goas à l'autre, qui venoit voir si j'estois mort, et me dist : « Monsieur, resjouissez vous, prenez courage, nous sommes dedans. Voylà les soldats aux mains qui tuent tout, et assurez vous que nous vengerons vostre blessure. » Alors je lui dis : « Je loue Dieu de ce que je vois la victoire nostre avant de mourir. A présent, je ne me soucie point de la mort. Je vous prie vous en retourner, et monstrez moi tous l'amitié que

vous m'avez portee, et gardez qu'il n'en eschappe un seul qui ne soit tué. »

Ne pensez vous pas, vous qui lirez ce livre, que je fisse faire ceste execution, tant pour venger ma blessure que pour donner espouvante à tout le pays, afin qu'on n'eust le cœur de faire teste à notre armée; et me semble que tout homme de guerre au commencement d'une conquête en doit faire ainsi contre celui qui oseroit attendre son canon; il faut qu'il ferme l'oreille à toute composition et capitulation, s'il ne void de grandes difficultés à son entreprise et si son ennemy ne l'a mis en peine de faire breche. Et comme il faut de la rigueur (appelez la cruauté, si vous voulez), aussi il faut, de l'autre costé, de la douceur si vous voyez qu'on se rende de bonne heure à vostre mercy.

## BERNARD PALISSY.

### L'ÉMAIL BLANC.

Sçaches qu'il y a vingt et cinq ans passez qu'il me fut monstré une coupe de terre, tournée et esmaillée d'une telle beauté que deslors j'entray en dispute avec ma propre pensée, et voyant qu'au pays de mon habitation la vitrerie n'avoit pas grande requeste, ie vay penser que si j'avois trouvé l'invention de faire des émaux ie pourrois faire des vaisseaux de terre et autre chose de belle ordonnance, parce que Dieu m'avoit donné d'entendre quelque chose de la pourtraiture; et deslors, sans avoir égard que ie n'avois nulle connoissance des terres argilleuses ie me mis à chercher les émaux comme un homme qui taste en tenebres. Sans avoir entendu de quelles matières se faisoient lesdits émaux, ie piloie en ces iours là de toutes les matières que ie pouvois penser qui pourroient faire quelque chose, et les ayant pilées et broyées, i'achetois une quantité de pots de terre, et après les avoir mis en pièces, ie mettois les matières que i'avois broyées dessus icelles, puis ayant faict un fourneau à ma fantaisie, ie mettois cuire lesdites pieces pour voir si mes drogues pourroient faire quelques couleurs de blanc: car ie ne cherchois d'autre esmail que le blanc, ayant ouy dire que le blanc estoit le fondement de tous les autres esmaux. Or, parce que ie n'avois iamais veu cuire terre, ne sçavois à quel degré de feu ledit esmail se devoit fondre. Ores que mes drogues eussent esté bonnes parce qu'aucune fois la chose avoit trop chauffé et autrefois trop peu lesdites matières estoyent trop peu cuites ou brulées et ie ne pouvois rien iuger de la cause pourquoi ie ne faisois rien de bon. Or, m'estant abuzé plusieurs fois avec grand frais et labours, i'estois tous les iours à piler et broyer nouvelles matières et con-